

RECONNAISSANCE AU MAROC.

VII.

DE MOGADOR A TISINT

1°. - DE MOGADOR A DOUAR OUMBAREK OU DEHEN.

Mogador, dont le nom est écrit en grosses lettres sur nos cartes, est loin d'être le port important que nous pourrions nous figurer. Celui qui s'attendrait à trouver une ville en relations constantes avec l'Europe serait déçu. En hiver surtout, les moyens de communiquer sont rares et irréguliers. Au bout de 45 jours seulement, je reçus de Paris la réponse à des lettres expédiées le lendemain de mon arrivée. Cet état tient au peu de commerce que fait aujourd'hui Mogador : ce port n'a plus d'affaires qu'avec les Chiadma, les Haha, les Chtouka, les Ilalen, le Sahel, Tindouf, et par là Timbouktou. Il possède le monopole de la majeure partie du trafic du Soudan, de celui qui se fait par les Tadjakant. C'est le plus bel apanage qui lui reste. Quant au bassin du Sous, quant au Sahara occidental et central, de l'Ouad Aqqa à l'Ouad Ziz, ils font leurs achats à Merrâkech, et cette capitale reçoit tout de Djedida (Mazagan). Le grand centre commercial du Maroc est la ville de Merrâkech : au sud de l'Atlas, Fâs fournit le cours de l'Ouad Ziz et la région du Sahara qui est à l'est de ce fleuve ; Mogador approvisionne le Sahel et la petite portion du bassin du Dra située à l'ouest de l'Ouad Aqqa ; Merrâkech alimente tout le bassin du Sous, l'immense bassin du Dra, sauf les réserves que nous venons de faire, et jusqu'aux districts arrosés par les affluents de droite du Ziz, tels que le Todra et le Ferkla.

Aussitôt que j'eus reçu les lettres que j'attendais de France, je me mis en route vers le sud pour regagner Tisint. Mon ami le Hadj m'avait attendu: cette fois je partais seul avec lui; il avait renvoyé son compagnon.

Du 14 au 20 mars 1884.

Partis de Mogador le 14 mars, avec le fils de S. Abd Allah d Aït Iahia, que son père nous avait donné comme escorte, nous arrivâmes à la maison des religieux, dans la tribu des Ksima, le 20 du même mois. Des pluies torrentielles qui étaient tombées pendant une partie de cette période avaient entravé notre marche; c'est pourquoi nous avons mis sept jours à parcourir une distance qui se franchit d'ordinaire en quatre. Nous avons suivi une route différente de la première, mais qui n'avait donné lieu à aucune remarque nouvelle. Par suite des pluies, les rivières s'étaient grossies: là où un mois et demi auparavant je n'avais vu que des lits desséchés, je trouvais des torrents impétueux. L'Ouad Aït Amer, que je traversai au même point qu'à l'aller, formait une rivière large de 20 mètres, profonde de 70 centimètres et si rapide que j'eus beaucoup de peine à la passer.

Aussitôt parvenus à la demeure de notre compagnon, celui-ci nous chercha un de ses parents, marabout originaire de Mrimima et ami du Hadj. Ce marabout, S. Iahia Bou Hebel, moins grand personnage que Sidi Abd Allah, est plus connu que lui dans la région nouvelle où nous allons entrer: comme S. Abd Allah a ses serviteurs religieux parmi les Ksima et les Haha, il

a les siens chez les Imseggin et les Houara. Il fut convenu qu'il nous escorterait jusqu'à Douar Oumbarek ou Dehen. Ce point se trouve sur la rive droite de l'Ouad Sous, à quelque distance du fleuve, au nord-est d'Igli.

21 mars.

Départ à 7 heures du matin, en compagnie de Sidi Iahia. Je remonte l'Ouad Sous, à 1 ou 2 kilomètres de sa rive droite. Je le verrai toute la journée, serpentant au milieu des tamarix, entouré de cultures, avec de grands oliviers ombrageant son cours et deux rangées de villages échelonnés sur ses rives. Ce qu'il sera aujourd'hui, il le restera jusqu'au delà d'Igli. Le fleuve, avec sa bordure de champs, d'arbres et d'habitations, forme une large bande verte se déroulant au milieu de la plaine, 10 mètres au-dessous du niveau général. Un talus à 1/2 relie la dépression au sol environnant. Je marche au nord du talus, dans la plaine du Sous. C'est une surface immense, unie comme une glace, au sol de terre rouge sans une pierre; elle s'étend entre le Grand et le Petit Atlas, depuis la mer jusqu'au haut du Ras el Ouad; la largeur en est énorme: d'autant plus grande qu'on descend davantage, elle est ici de 40 kilomètres et sera encore de 12 chez les Menâba. La vallée du Sous demeurera la même durant les trois jours que je vais la remonter: plaine d'une fertilité merveilleuse, enfermée entre deux longues chaînes, dont l'une, moins élevée et à crêtes uniformes, borne au sud l'horizon d'une ligne brune, tandis que l'autre, s'élançant dans les nuages, élève à pic au-dessus de la campagne ses massifs gigantesques aux flancs bleuâtres, aux cimes blanches¹.

La plaine du Sous, toute d'une admirable fécondité, est loin d'être cultivée en entier. Pendant que champs, jardins et villages se pressent sans interruption sur les rives du fleuve, ils sont très inégalement répartis dans le reste de la vallée. Le sol de celle-ci est occupé partie par des cultures, partie par des prairies, partie par des forêts; nulle part il n'est nu; partout cette terre généreuse se tapisse d'une verdure abondante. La portion que je traverse aujourd'hui peut se diviser en trois régions de longueurs inégales: dans la première, les cultures occupent un tiers du sol; le reste est couvert de broussailles et de pâturages: des bouquets de grands argans croissent çà et là; de nombreux troupeaux de vaches paissent dans les prés; de temps à autre, on rencontre un village, mais ils sont peu nombreux. C'est le territoire des Imseggin. La seconde région est une vaste forêt, faisant limite entre les Imseggin et les Houara : épais bois d'argans; quelques villages y apparaissent de loin en loin dans des clairières; peu de monde, point de troupeaux; le sol, sec jusqu'ici, devient détrempe par endroits: de petites mares, des flaques d'eau le sèment; les argans ont 4 à 5 mètres de haut; ils ne rappellent, non plus que ceux des Haha, les magnifiques arbres des Chtouka et des Ilalen : à leur ombre croît une végétation abondante, broussailles et herbe émaillée d'une multitude de fleurs. En sortant de la forêt, on entre sur le territoire des Houara; une nouvelle région commence : les arbres, qui étaient si nombreux, deviennent rares; point de cultures, si ce n'est aux abords des villages: une immense prairie, semée de flaques d'eau, s'étend de l'Ouad Sous au pied du Grand Atlas; des villages, des fermes isolées sont en vue: les uns et les autres, comme tous les lieux habités que j'ai rencontrés aujourd'hui, sont entourés d'une ceinture de cactus, de quelques champs d'orge et de plantations d'oliviers.

A 6 heures du soir, j'arrive au grand village d'Oulad Sereïr, où S. Iahia a une maison; je m'y arrête.

J'ai rencontré partout, excepté dans la forêt, beaucoup de gens sur ma route. Tous

¹ Il y avait autant de neige sur ces parties du Grand Atlas à la fin de mars que deux mois auparavant, lorsque je les vis pour la première fois.

baisaient pieusement la main de mon marabout, reconnaissable, comme la plupart de ceux du Sous, à une longue canne ferrée, surmontée d'une pomme de cuivre, sorte de crosse qui ne le quitte pas. Mon protecteur paraît un bon homme, mais c'est le plus enragé fumeur de kif qui soit au monde. Peu de localités, sur notre passage, où il n'ait un ami, fumeur comme lui. Sitôt qu'on approchait d'un de ces points, il me quittait, prenait le pas gymnastique, entrait au village, se faisait donner une pipe, la fumait et me rejoignait: malgré ses soixante-huit ans, il fit plus de dix fois ce manège pendant le trajet. J'ai traversé deux cours d'eau importants: l'Ouad el Hamerin (il arrose, au-dessus d'ici, la tribu des Hamerin, qui, dit-on, doit ce nom à la couleur rouge du sol de son territoire. C'est une belle rivière : eau de 30 mètres de large et de 80 centimètres de profondeur; courant rapide; lit de 40 mètres, moitié sable, moitié galets; berges de terre à 1/1, hautes de 3 mètres, couvertes de gazon, de lauriers-roses et de tamarix); l'Ouad Semnara (lit de sable de 40 mètres; berges de 3 mètres de haut à 1/1. L'eau n'a que 3 mètres de large; elle est limpide et courante).

Durant la marche dans les diverses tribus, Ksima, Imseggin et Houara, dont j'ai traversé les territoires, trois choses m'ont frappé: l'horizontalité du sol dans cette large vallée du Sous, la richesse de la végétation, enfin la force des bestiaux: ce ne sont plus les petites vaches de l'Algérie et du Sahara Marocain, mais de beaux animaux comme ceux des environs de Tanger, des Zaïan et d'Europe,

22 mars.

Séjour à Oulad Sereïr.

La tribu des Houara, dont j'ai traversé une partie avec l'escorte d'un pauvre marabout, est célèbre et redoutée pour ses brigandages. J'ai eu un rare bonheur de ne point y faire de mauvaise rencontre. Les pillages y sont aussi fréquents que jamais, bien que, depuis 1882, elle fasse partie du blad el makhzen. Elle est commandée par un qaïd dont l'autorité s'étend sur tout son territoire, comprenant les deux rives de l'Ouad Sous. La plupart des Houara habitent des fermes isolées; les autres résident dans des villages d'une forme particulière à la tribu. Les maisons en sont séparées, et entourées chacune d'une haie circulaire de jujubiers sauvages ou de cactus. Avec cet usage, les moindres localités occupent une grande étendue; il y en a d'importantes: celle où je suis a 120 feux. Aucun lieu habité qui ne soit environné de cultures et de jardins; comme arbres, croissent des figuiers, des grenadiers, des oliviers. Les demeures, vastes, sont la plupart flanquées de deux tours ne dépassant pas en hauteur les murs du bâtiment; on construit en pisé; on couvre en terrasse. La tribu des Imseggin, que j'ai traversée hier, se divise, me dit-on, en onze fractions.

Une grande activité commerciale règne en cette région; témoin le nombre de marchés: on va d'ici à 8 marchés différents : Arbaa Hamerin, Khemis Oulad Dahou, Djemaa Amzou, Sebt el Kefifat, Had Menizela, Tenin Oulad et Teïma, Tlâta Hafaïa, Sebt el Gerdan.

23 mars.

Le pays à parcourir aujourd'hui est encore dangereux; S. Iahia prend avec lui, comme renfort, un de ses fils qui demeure à Oulad Sereïr. Départ à 6 heures du matin. Les arbres recommencent; on voit quelques prairies, mouchetées de bouquets d'argans : la majeure partie du sol, jusqu'à 10 heures et demie, est couverte de bois; ces forêts sont semblables à celles d'avant-hier: mêmes essences, mêmes déserts ombragés, mêmes rares clairières où apparaît un village entouré de cultures; le peu de prairies qui s'aperçoivent sont semées d'un grand nombre de fermes

isolées; à partir d'Oulad Sereïr, le terrain redevient sec: plus de flaques d'eau. A 10 heures et demie, forêts et pâturages cessent; j'entre dans des labourages qui ne tardent pas à occuper toute la surface du sol; ce sont des champs d'orge et de blé auxquels se mêlent des plantations d'oliviers, de plus en plus étendues à mesure que l'on avance. Une foule de villages s'élèvent de toutes parts. Bientôt apparaît une longue ligne noire, forêt d'oliviers d'où émerge le faite d'un minaret: c'est Taroudant. A midi et demi, j'arrive au pied des murs. Je les longe sans entrer dans la ville. L'enceinte de Taroudant est construite en pisé jaune; elle a 5 à 6 mètres de haut, et 40 centimètres environ d'épaisseur; elle est pleine de lézardes et, bien que sans brèches, en mauvais état. Pour sa portion sud, dont j'ai suivi les sinuosités, j'ai constaté l'exactitude du tracé de M. Gatell². Taroudant me paraît située à un point où la vallée du Sous se resserre brusquement sur une courte longueur, à un kheneg en un mot, mais kheneg peu accentué. Il semble que plusieurs chaînes de hauteurs parallèles au fleuve se détachent en face d'ici du pied du Petit Atlas et viennent expirer, près de l'Ouad Sous, en collines sablonneuses boisées d'argans. Aucun cours d'eau n'arrose la ville; elle est alimentée par de larges canaux dérivés du fleuve.

À 1 heure, je quitte les murs de la capitale du bas Sous. Jusqu'à 2 heures et demie, le chemin, entouré de haies d'églantiers, serpente entre des champs et des plantations d'oliviers, au milieu de villages. Les environs de Taroudant sont d'une richesse extrême. Dès qu'il est labouré, ce sol admirable de la vallée du Sous, dont une grande partie reste inculte, devient d'une fertilité merveilleuse. A 2 heures et demie, je m'arrête chez des amis de S. Iahia, dans une petite zaouïa.

Peu de monde sur ma route jusqu'à 10 heures et demie, beaucoup depuis. J'ai traversé deux cours d'eau importants : l'Ouad Beni Mhammed (au point où je le passe, il se divise en trois bras: le bras occidental a un lit de 40 mètres, gravier et sable, à sec; berges de 75 centimètres; le bras central est semblable au précédent; le bras oriental a 60 mètres de large; lit de galets; à sec; les deux premiers sont séparés par une langue de terre couverte de pâturages et de tamarix, les deux derniers par une surface où ne poussent que des touffes de melbina. Cette rivière n'a d'eau que d'une façon passagère, au moment des pluies); l'Ouad El Ouair (à sec; lit de gravier de 60 mètres; berges de sable, à pic, de 10 mètres de hauteur).

24 mars.

Départ à 7 heures du matin. Je continue à cheminer à quelque distance au nord de l'Ouad Sous, hors de la bande de plantations et de villages qui le bordent; la vallée reste ce qu'elle était hier, toujours plate, toujours sans une pierre; comme on l'a dit, elle se rétrécit par degrés. Jusqu'au territoire des Menâba, le sentier parcourt une succession de cultures, de pâturages, de taillis et de bois d'argans; on passe auprès de nombreux hameaux; à chaque pas on rencontre des troupeaux de boeufs. À partir de la frontière des Menâba, bois et broussailles cessent; on trouve quelques pâturages, mais la majeure partie du sol est occupée par des champs d'orge ou de blé; les villages sont en plus grande quantité que jamais: comme tous ceux de la vallée du Sous, ils sont en pisé rouge, plus on moins foncé; dans quelques-uns s'élève une tour, distinguant la demeure d'un homme riche, d'un chikh. Ils sont bien bâtis, bien entretenus, non élégants; murs nus, sans ornements. Depuis Taroudant, les cactus qui les entouraient chez les Houara, les Chtouka, les Imseggin et les Ksima, ont disparu; une sombre ceinture d'oliviers les enveloppe. En marchant dans cette riche contrée, je parviens aux campements des Oulad Dris. Je m'y arrête à 6 heures du soir, dans le douar d'Oumbarek ou Dehen. Le maître de la principale tente, vieil ami du Hadj,

² *Bulletin de la Société de Géographie*, mars-avril 1871.

m'offre l'hospitalité. Beaucoup de passants aujourd'hui sur mon chemin, Pendant les dernières heures de marche, j'ai franchi un grand nombre de canaux, les uns souterrains (feggaras), les autres à ciel ouvert; ils apportent l'eau de la montagne aux cultures de la plaine. J'ai traversé trois rivières importantes: l'Ouad Ziad (lit de 500 mètres de large où coulent, sur un fond moitié gravier, moitié sable, six bras d'eau de 2 mètres chacun; eau claire; courant rapide); l'Ouad Talkjount (lit de 40 mètres, moitié sable, moitié galets; flaques d'eau au milieu; berges de terre de 3 mètres de haut); l'Ouad Bou Srioul (lit de gravier de 50 mètres; nappe d'eau courante de 3 mètres; berges de terre de 3 mètres).

25 mars

Séjour chez les Oulad Dris. Ceux-ci sont une petite tribu nomade isolée campant au nord-est des Menâba, entre ces derniers et les Talkjount. Indépendants autrefois, ils ont suivi le sort du reste du Ras el Ouad et, en 1882, se sont soumis au sultan. Celui-ci les a placés sous la dépendance du qaïd des Menâba. Les Oulad Dris labourent, mais leur fortune principale consiste en troupeaux de chameaux. Ils se disent de race arabe; leur langue est l'arabe, la plupart savent aussi le tamazirt. Ils sont en rapports constants avec le sud, avec Tatta, Tisint, Aqqa, ont des alliances avec les Aït Jellal et les Ida ou Blal. Leur costume est plutôt celui du Sahara que celui du Sous: un turban de khent ceint leur tête; comme linge, ils ne portent que du khent; leurs vêtements de dessus sont soit le haïk blanc, soit le selham, le kheidou ou le khenif.

Dans les autres tribus du Sous que j'ai traversées, Ksima, Imseggin, Houara, Oulad Iahia, Aït Iggas, Menâba, ainsi que chez les Indaouzal, les hommes portent une chemise blanche, de laine ou de cotonnade, et un haïk de même couleur; ce dernier se remplace souvent par le selham ou le khenif; la tête reste nue, ou s'entoure d'un mince turban blanc. Les femmes portent le vêtement général des Marocaines; il est chez la plupart en khent, chez les autres en laine ou cotonnade blanche; le khent passe pour le plus élégant. Les armes se composent du long fusil que l'on connaît, à crosse large ou étroite, et du poignard recourbé, *qoummia*; on met la poudre dans des cornes de cuivre. Les chevaux, sans être nombreux, ne sont pas rares dans ces tribus. Bien qu'elles appartiennent maintenant au blad el makhzen, les usages y sont les mêmes qu'en blad es siba: on n'y sort pas des villages sans être armé, on n'y voyage pas sans zetat; les fractions s'y font journellement la guerre entre elles, et les routes y offrent en certaines parties plus de périls que dans bien des régions insoumises: il est peu de tribus indépendantes plus dangereuses à traverser que les Houara, Pendant mon séjour à Oulad Sereïr, on se battait aux environs: j'entendis la fusillade toute la journée: deux fractions étaient aux prises; le combat finit à la nuit, par la prise et la destruction d'un village.

Les Ksima, les Imseggin, les Oulad Iahia, les Aït Iggas, les Menâba et les Indaouzal parlent le tamazirt; les Houara parlent l'arabe. Chez les premiers, la langue arabe est assez répandue, surtout parmi les Ksima et les Imseggin. Elle l'est très peu chez les seuls Indaouzal.

2°. - DE DOUAR OUMBAREK OU DEHEN À TISINT.

26 mars.

Départ à 5 heures du matin. Notre hôte nous donne son fils pour nous escorter jusqu'à Ilir. Nous avons à traverser la vallée du Sous et une partie du Petit Atlas, sur le versant méridional duquel se trouve le qçar. La marche d'aujourd'hui se divise en deux parties, la première en plaine,

la seconde en montagne. En quittant Douar Oumbarek ou Dehen, je prends la direction du sud-est, de façon à couper presque perpendiculairement la vallée de l'Ouad Sous. Jusqu'au fleuve, des pâturages et des broussailles de jujubier sauvage se succèdent, dominés çà et là par des bouquets d'argans. Je passe en vue de plusieurs villages, se distinguant à peine au milieu de leurs ceintures d'oliviers. Vers 6 heures un quart, j'arrive à l'Ouad Sous; les deux rives sont bordées de cultures, de villages et de jardins, mais l'aspect du lit est différent de ce qu'il était plus bas. La largeur en est de près d'un kilomètre; le fond est de gros galets, avec de rares places sablonneuses; ni roseaux ni joncs, aucune trace de verdure. Au milieu de cette surface grise coule le fleuve, en trois bras: le premier n'a que 2 mètres d'eau; le second en a 15 avec 40 centimètres de profondeur et un courant très rapide; le troisième a 35 mètres de large et 1,20 m de profondeur: gonflé par des pluies récentes, il forme des vagues énormes, et le courant en est si impétueux que nous ne pouvons le franchir seuls: des habitants d'un village voisin viennent à notre secours, nous indiquent un gué, où les eaux, divisées en plusieurs canaux, n'ont au principal qu'un mètre de profondeur, et nous aident à traverser: c'est une opération longue et difficile, tant l'onde a de violence. Le gué se trouve en face du hameau de Tafellount. Le lit du Sous est séparé des plantations de ses rives par des berges de terre à pic, hautes de 1,50 m. Après avoir passé, je me remets à marcher dans la plaine; elle garde un même aspect d'ici au pied du Petit Atlas: prairies semées de jujubiers sauvages et de rares argans; nombreux perdreaux; point de lieux habités; il n'y a de cultures que le long du fleuve.

À 9 heures un quart, j'arrive aux premières pentes du Petit Atlas; à son pied se trouvent quelques champs, et à mi-côte des villages. J'entre dans la montagne par une plaine triangulaire que traverse l'ouad Tangarfa; elle est couverte de pâturages avec jujubiers sauvages et argans, semblables à ceux dont nous sortons; le sol, terreux jusqu'à présent, commence à se semer de pierres qui bientôt deviennent nombreuses. On passe devant des medfias : il n'y en a point dans la vallée du Sous; les portions de celle-ci qui ne sont pas alimentées par le fleuve ou ses tributaires le sont par des redirs et des canaux: les redirs servent à la boisson, les canaux à l'irrigation des cultures. Parvenu à l'extrémité de la plaine où je me suis engagé, je remonte la vallée de l'Ouad Tangarfa; puis je la quitte, et je remonte celle d'un de ses affluents jusqu'au qçar de Tagerra. Ces deux vallées sont pareilles: le fond en est nu et pierreux, d'une largeur variant entre 30 et 150 mètres; les flancs sont des côtes raides, hérissées de roches, boisées d'argans, de 200 mètres de hauteur; les lits sont presque partout à sec; parfois il y coule un filet d'eau large au plus de 1 mètre. Le chemin ne quitte pas les thalwegs et est facile. Au-dessus de Tagerra, l'étroite vallée que je suis devient un ravin impraticable, où un ruisseau bondit par cascades au milieu des rochers. Je quitte le fond à ce village et gravis le flanc droit; montée difficile: le terrain n'est que roches, aux fentes desquelles poussent de rares argans; plusieurs sources d'eau vive jaillissent du sol. Enfin j'arrive à la crête, et bientôt après à un col. Je me mets à descendre une petite vallée, celle de l'Ouad el Asel : elle n'a pas 20 mètres de large; des talus de roche rose la bordent des deux côtés; ils sont peu élevés et en pente douce; des qçars et un étroit ruban de cultures ombragées d'amandiers s'échelonnent sur leurs premières pentes, le long de l'ouad. Cette nouvelle région diffère de la précédente; le col que j'ai franchi marque la limite entre deux portions du Petit Atlas: jusqu'à lui, toutes les côtes étaient boisées d'argans; à partir d'ici, cet arbre disparaît : je ne le verrai plus; du col à Tisint, les flancs des montagnes seront une roche nue. Autre changement: dans la plaine du Sous les villages étaient ouverts ; ici recommencent les qçars.

Vers 4 heures, l'Ouad el Asel débouche dans une plaine verdoyante, entourée de hauteurs dénudées; je la traverse: c'est une surface unie, au sol sablonneux couvert de pâturages; elle s'étend entre l'Ouad el Asel et l'Ouad Aït el Hazen, et se prolonge jusqu'à leur confluent. J'atteins

au bout d'une heure la dernière des deux rivières, et je la remonte jusqu'au grand village d'Amzoug. Là je fais halte, à 7 heures et demie du soir. Un ami de notre guide nous reçoit. La vallée de l'Ouad Aït el Hazen, dans la partie que j'ai parcourue, a 500 à 600 mètres de large au fond, cultivés en entier; les flancs sont des talus hauts et escarpés de grès noirci, comme celui des environs de Tazenakht, Dans le bas j'ai rencontré plusieurs grands villages ou qçars d'aspect prospère, entourés de vergers. La rivière a 60 mètres; lit de gros galets sans eau.

La plaine que j'ai traversée de 4 à 5 heures forme limite entre les Aït el Hazen et les Indaouzal. Au sortir du territoire de ces derniers, j'ai quitté le blad el makhzen et suis rentré en blad es siba. Les Aït el Hazen sont indépendants; autrefois alliés des Aït Semmeg, ils le sont maintenant des Ounzin. Ils sont Chellaha comme ces deux tribus et comme les Indaouzal, et parlent le tamazirt : à peine quelques-uns d'entre eux savent-ils l'arabe.

Peu de monde sur mon chemin, excepté au bord de l'Ouad Sous et dans les vallées des ouads el Asel et Aït el Hazen. Parmi les rivières que j'ai traversées, il en est une que je n'ai pas décrite: l'Ouad el Amdad : il a un lit de galets de 100 mètres de large; au milieu coulent 15 mètres d'eau claire et courante; des berges de terre à pic, de 2 mètres de haut, le bordent. Les villages et qçars rencontrés au sud de l'Ouad Sous sont bâtis mi-pierre, mi-pisé.

27 mars

Départ à 5 heures du matin. Notre hôte de cette nuit nous accompagne; il nous escortera jusqu'au col d'Azrar. Je commence à remonter l'Ouad Aït el Hazen : la vallée, qui reste d'abord ce qu'elle était hier, se met ensuite à se rétrécir; puis les cultures cessent: au bout d'une heure et demie, c'est un sombre ravin dont le fond n'a d'autre largeur que celle de la rivière, 20 mètres; celle-ci, qui possède à présent 7 à 8 mètres d'eau, est devenue un vrai torrent, tantôt coulant sur un lit de sable, tantôt bondissant par cascades entre de gros blocs de rochers. La marche est pénible. Bientôt il faut quitter le fond du ravin pour en gravir le flanc droit: c'est un talus rocheux, haut, escarpé; montée raide et difficile. J'arrive au sommet; un plateau couvert de cultures le couronne; j'y marche quelques minutes, puis je débouche dans une vallée peu profonde, à flancs rocheux et en pente douce, dont le fond et les premières côtes sont cultivés; on y voit, avec des champs d'orge, des cactus et de nombreux amandiers. Je la remonte. Elle est près de son origine; je parviens au col où elle prend naissance. Dès lors, plus de cultures, plus d'habitations jusqu'à la vallée de l'Ouad Azrar; d'ici là, je franchis des séries de crêtes et de ravines désertes: sol noir et rocheux; pas d'autre végétation que de maigres touffes d'halfa clairsemées sur les pentes; ce ne sont que montées et descentes; chemin fatigant sans être difficile. À 11 heures, le terrain change: les roches font place à une couche de sable blanc, semé de paillettes brillantes; une côte douce conduit à l'Ouad Azrar, auquel j'arrive un quart d'heure après. Ce cours d'eau a une large vallée; les flancs de celle-ci sont des montagnes rocheuses de moyenne élévation, dont les premières pentes, peu rapides, sont, comme le fond, couvertes de saule blanc et garnies de cultures; la rivière a un lit de 30 mètres dont 7 remplis d'eau claire et courante; les rives en sont bordées d'amandiers; plusieurs villages, bâtis en pierre, s'élèvent sur ses bords. Je remonte la vallée jusque non loin de son point d'origine; puis, je gagne le flanc gauche et le gravis. D'abord pierreuse et de pente modérée, il devient tout à coup très raide, et se change en une paroi à pic: passage difficile; le chemin monte péniblement au milieu de grands blocs de roche noire d'où jaillissent plusieurs sources. A 1 heure et demie, j'atteins le sommet; il n'a aucune largeur; c'est une arête aiguë, le tranchant d'une lame: je le franchis à un col situé presque au niveau du reste de la crête; il

s'appelle Tizi Azrar. Cette arête est la ligne culminante du Petit Atlas: au Tizi Azrar, on passe sur son versant sud. Du col, j'entre dans un cirque où une rivière prend sa source; je la descends: c'est l'Ouad S. Mohammed ou Iaqob; à son origine, il a un peu d'eau qui ne tarde pas à tarir. Au sortir du cirque, il s'enfonce dans un étroit ravin à flancs escarpés de roche jaune; fond large de 30 mètres: le lit, de galets, l'occupe en entier; point trace de végétation. Après avoir coulé un certain temps ainsi, il débouche dans une plaine pierreuse, dont le sol disparaît sous les hautes herbes et les genêts. Je l'y laisse poursuivre sa course et, passant à l'est, je m'engage dans le massif de collines qui borde la plaine de ce côté: endroit montueux; terre semée de pierres et rayée de bandes de roches s'allongeant symétriquement à fleur de sol; comme verdure, un peu de thym et quelques touffes d'halfa. Cheminant ainsi, j'atteins une nouvelle vallée, celle de l'Ouad Imi n Tels: je la descends à son tour: ravin à flancs blanchâtres, rocheux et escarpés, d'autant plus hauts que j'avance davantage; 15 mètres de large au fond, occupés par le lit de la rivière; celui-ci est à sec et couvert de galets; point de végétation, ni en bas ni sur les flancs. A 5 heures et demie, la rivière entre dans la vaste plaine d'Azarar Imi n Tels³, qui s'étend d'ici à Ilir; elle est bornée à l'est et à l'ouest par des collines rocheuses très basses, au sud par une longue ligne de hauteurs brunes et nues, à crêtes uniformes; le sol est de terre, semée par endroits de beaucoup de pierres: des jujubiers sauvages, des genêts, diverses herbes la couvrent; de temps à autre y apparaissent des champs, propriété, les uns d'habitants d'Ilir, les autres de marabouts de S. Mohammed ou Iaqob. Pour ce motif, le nom d'Azarar Imi n Tels est remplacé quelquefois par celui d'Azarar S. Mohammed ou Iaqob. Au milieu de cette plaine, nous fumes surpris par la nuit: l'obscurité devint si grande que nous perdîmes le sentier; nous errâmes quelque temps à l'aventure, nous accrochant aux broussailles et trébuchant dans les pierres: à 7 heures, quoique certains d'être près d'Ilir, mes deux guides abandonnèrent l'espoir de retrouver le chemin; nous nous arrêtâmes au pied d'un buisson et y passâmes la nuit.

28 mars.

Départ à 6 heures du matin. Nous gagnons le plateau bas, nu, pierreux et ondulé qui forme le bord oriental de la plaine, et, le coupant obliquement, nous nous trouvons bientôt à une crête: au-dessous, apparaissent à nos pieds l'Ouad Ilir, ses dattiers et son qçar. Je retrouve les palmiers après trois mois d'absence. Une descente rapide à travers les rochers m'amène au fond de la vallée; il est couvert de cultures ombragées de bou souaïr; l'Ouad S. Mohammed ou Iaqob, qu'on appelle aussi Ouad Ilir, coule au milieu, n'ayant que 2 mètres d'eau dans un lit de 50 mètres. Le qçar d'Ilir est sur la rive gauche. J'y entre à 8 heures du matin.

Je m'installe à Ilir chez un ami du Hadj. Le qçar est grand et riche: la population, composée de Chellaha, en est nombreuse; bien que voisine des Aït Jellal, elle est indépendante et les nomades ne peuvent rien sur elle. Ilir est bâtie partie en pierre, partie en pisé, ce dernier dominant.

Hier, nous sommes, depuis le col d'Azrar, restés dans le désert: nous eussions pu, en continuant à descendre l'Ouad S. Mohammed ou Iaqob, marcher en terre habitée. C'est à dessein que nous avons fait le contraire.

³ *Azarar* veut dire « terrain labourable ».



Qçar d'Illir et vallée de l'Ouad S. Mohammed ou Iaob. (Vue prise du flanc gauche de la vallée, en amont d'Illir.)
Croquis de l'auteur.

Quand on est peu nombreux, qu'on n'a pas de zetat du pays et de zetat puissant, il est de règle d'éviter les centres ; la vue de voyageurs en petite troupe et mal escortés inspire à ceux devant qui ils passent la pensée de courir à leur poursuite et de les piller: c'est un danger de tous les instants en contrée peuplée. On s'y soustrait en échappant aux regards et en prenant les chemins déserts. C'est pour ce motif que, dans la vallée du Sous, au lieu d'aller de village en village le long les rives du fleuve, nous avons passé au nord, traversant tantôt des forêts, tantôt des prairies, nous tenant sans cesse à l'écart des centres. Du col d'Azrar à Illir, c'est pour éviter les campements des Aït Jellal, situés le long de l'Ouad S. Mohammed ou Iaob, que nous avons pris par le désert d'Imi n Tels. Les Musulmans de ces contrées, quand ils voyagent sans anaïa et sans escorte, ont deux principes: marcher de nuit dans les endroits très dangereux; choisir toujours les chemins les moins fréquentés et les plus désert.

La tribu d'Azrar que j'ai traversée hier est une petite tribu chleuha indépendante.

29 mars.

Séjour à Illir. Pendant la nuit que j'ai passée dans l'Azrar Imi n Tels, il est tombé, me dit-on, beaucoup de neige au Tizi Azrar. Ni de Tazenakht, ni d'Agni, ni du Sahara, ni de chez les Ilalen, je n'avais aperçu trace de neige sur le Petit Atlas; depuis mon départ de Mogador, j'en ai remarqué deux fois sur ses crêtes: c'étaient des fils blancs à peine visibles qui rayaient de lignes minces deux hautes croupes, l'une en face de Taroudant, vue de la vallée du Sous, l'autre à l'ouest du col d'Azrar, distinguée avant-hier.

30 mars.

D'Illir à Aqqa Iren, nous avons à franchir un long désert appelé Khela Adnan. Dangereux toujours et pour tous, il l'est en particulier pour le Hadj; on y passe en vue du qçar de Tisenna s Amin, en ce moment en guerre avec Agadir Tisint. Si mon compagnon tombait aux mains de ses ennemis, il serait perdu. Aussi notre hôte fait-il appel à ses parents et amis, et c'est avec 20 fusils que nous gagnons Aqqa Iren. Cette escorte est gratuite : l'anaïa, qui se vend souvent cher aux étrangers, se donne de la manière la plus généreuse aux amis: dans mon voyage de Tisint à Mogador, et de Mogador à Tisint, grâce aux connaissances de Ou Addi et du Hadj, je n'ai pas eu à payer ceux qui m'ont escorté: accompagner son ami jusqu'au gîte suivant ou jusqu'en lieu sûr fait partie des devoirs de l'hospitalité. C'est chose toute simple qui se fait sans qu'on ait besoin de la demander.

Départ à 7 heures du matin. D'Illir à Aqqa Iren, le chemin, suivant d'abord le cours de l'Ouad S. Mohammed ou Iaqqob, puis celui de l'Ouad Aqqa Iren, traverse un pays uniforme: vallées ou plaines à sol uni, tantôt sablonneux, tantôt pierreux; les unes et les autres sont enfermées entre des parois de roche noire et luisante, hautes, escarpées, nues. Dans les fonds, la végétation ne manque pas: genêts blancs et kemcha dans le bassin de l'Ouad S. Mohammed ou Iaqqob; kemcha, aggaïa et melbina dans celui de l'Ouad Aqqa Iren. A Aïoun Chikh Mohammed Aqqa Iren (maison avec une source et quelques jardins), les gommiers apparaissent; de là à Aqqa Iren, on les rencontre, clairsemés d'abord, puis de plus en plus nombreux. Les rivières sont toutes à sec; toutes ont des lits de galets de 40 à 50 mètres de large. Telle est la triste région qu'on appelle le désert d'Adnan. A 3 heures et demie, j'arrive à Aqqa Iren.

Aqqa Iren est une oasis aussi grande que celle de Qaçba el Djoua. Elle renferme un seul village, Tabia Aqqa Iren; on voit dans les palmiers les ruines d'une seconde localité, Agadir Aqqa Iren, aujourd'hui abandonnée. Tabia compte 500 à 600 fusils; la population est composée de Chellaha et surtout de Haratîn; elle est vassale des Ida ou Blal. Dans cette oasis, le sable est mélangé de roches blanches apparaissant à fleur de sol; le terrain est blanc ainsi que le pisé des maisons.

Je reçois ici des nouvelles du Sahara. On a moissonné vers le 1^{er} mars. La récolte, au mader comme dans les champs des oasis, a été superbe; de mémoire d'homme, on n'en a vu plus belle; l'abondance règne partout: la mesure d'orge, qui valait 1,50 fr. à mon départ, se vend 20 centimes aujourd'hui. Pour comble de bonheur, le mader a été inondé, il y a quelques jours, par les eaux du haut Dra: on pourra avoir double moisson cette année.

31 mars.

Si l'abondance règne à Tisint, c'est le contraire dans le moyen cours du Dra et chez les Oulad Iahia: une famine terrible, dont la mauvaise récolte de dattes faite dans le Dra l'automne dernier est cause en partie, sévit dans ces régions⁴. 700 tentes des Aït Alouan (Berâber), chassées par la disette, sont venues s'établir entre Tisint et Mrimima. La présence de ces étrangers rend la Feïja moins sûre encore qu'à l'ordinaire; ils y font des courses continuelles: c'est chaque jour un nouveau pillage. Nous reprenons notre ancienne méthode, celle des marches de nuit. A 2 heures du matin, nous quittons Aqqa Iren et, traversant cette Feïja aujourd'hui connue, nous nous dirigeons vers Tisint. Nous entrons à 7 heures du matin à Agadir.

Je retrouvai là le rabbin Mardochee qui m'avait fidèlement attendu.

⁴ En traversant le Mezgita, j'apprendrai que dans tout le paya de Dra le qantar (environ 45 kilogrammes) de dattes se paie 50 mitkals, alors que d'habitude il en vaut 8.